

PRATIQUE ET THÉORIE DE LA TRADUCTION

L'idée de traduction renvoie, le plus souvent, quand on est amené à y penser, à des figurations aussi peu séduisantes que celles de besogne —ou tâche ingrate quoiqu'utile—, d'opération relative, donc imparfaite et peu satisfaisante, de science, ou de profession qu'on ne finit jamais de fonder, de reconnaître.

C'est une idée que l'on s'est faite par commodité, par inertie, par la force d'une habitude séculaire, car il y a trente ans —déjà— que les hommes de science ont commencé de prendre au sérieux ce phénomène. Bien que ce sérieux relève beaucoup plus d'une inquiétude grandissante que d'un authentique intérêt.

On vient petit à petit à imaginer l'histoire réelle de cette héritière légitime de l'incessant remariage de toutes les langues, recensées ou pas mais quelque temps en place, méprisée pendant aussi longtemps et mise au rancart. On craint que cette princesse détrônée ne vienne pour de bon réclamer tous ses droits, puisqu'on pressent que sa place est une place privilégiée au carrefour de toutes les autres sciences du langage plus ou moins en honneur.

Depuis les années 50, des revues¹, des index², des collectifs³, des bul-

¹ Il y a nombre de revues et de publications assimilables qui ont traité le problème de la traduction. Nous nous bornerons aux plus remarquables:

Babel: Revue internationale de la traduction, Berlin, Langenscheidt, depuis 1955 (Organe officiel de la F.I.T.). *Cahiers du Sud* LXXXIX, (1927). *Cahiers de l'association internationale des études françaises* VIII, (Juin, 1956). *Cahiers internationaux du symbolisme* XXIV-XXV (1973) et XXXI-XXXII, (1976). *Comparative Literature*: Revue trimestrielle, University of Oregon, U.S.A., depuis 1949. *Études anglaises* IX, (1956). *Langages* XXVIII, (Décembre, 1972). *Linguistique (Le)*: Revue de la Chambre Belge des Traducteurs, Bruxelles. *Mechanical Translation*, Cambridge, Mass. M.I.T., 1944. *Meta*: Revue de la Société des traducteurs Canadiens. *Monde (Le)*: n.º du 18 août, 28-29 août et 6 septembre 1955. *Nouvel Observateur (Le)*: n.º hors-série, mai-juin, 1971. *Parisienne (La)*: n.º 43 et 44, 1957. *Quinzaine littéraire (La)*: Été 1973. *Revue de Littérature Comparée*, Paris, Boivin, depuis 1921. *Vie et Langages*, LXI, Paris, Larousse.

² Notamment l'*Index Translationum* (U.N.E.S.C.O.), annuel, depuis 1948, qui continue le travail de compilation commencé en 1932 par l'*Institut de Coopération Intellectuelle*.

³ *Bibliographie linguistique*, Utrecht et Anvers, Spectrum, depuis 1955 une rubrique «Traduction» (Problèmes généraux. Traduction automatique).

Bibliography of Comparative Literature, University of North Carolina, 1950. (Chap. 2: «Traduction»). *Bibliographie de littérature comparée*, Paris, Didier, depuis 1949. *Change XIV*, (1973): Théories de L. Robel, I. Lotman, V. V. Ivanov, B. Kouznetzov, V. Bouritch, J. P. Faye, Haroldo de Campos. Une deuxième partie est consacrée à l'expérimentation sur des textes. *Change XIX*, (1974): Enjeux de A. Anchin, J. Bastuchi, M. Deguy, L. Robel, M. Ronat, J. P. Faye, G. Genot, I. Revzi-

letins et des *travaux*⁴, se sont appliqués à retracer systématiquement les histoires de la traduction. Ces différentes rubriques ont beau réunir des centaines, voire des milliers de titres, la plupart se réduisent à des préfaces, à des articles ou à des fragments d'ouvrages dans lesquels la traduction, quoique secouée et même traversée dans le double sens de la synchronie et de la diachronie, n'a pourtant pas reçu de véritable fondement théorique.

Dans ce sens, on ne saurait citer aujourd'hui que quatre contributions vraiment importantes: celles de G. Mounin, de E. A. Nida, de J. C. Catford, et de M. Wandruszka⁵. *Le Dictionnaire encyclopédique des scien-*

ne. *Dix années de traduction / Ten years of translation*, Actes du IV^e Congrès de la F.I.T., edited by I. J. Citroen, Pergamon Press, London, 1967. (Ce volume contient le texte de la «Charte du traducteur», et les apports théoriques de A. Fraser Tytler, H. Belloc, P. B. Shelley, V. Larbaud, A. Gide, R. A. Knox, et L. W. Tancok, parmi d'autres). Féodorov, A. V.: *Vvedenje v teoriju perevoda (Introduction à la théorie de la traduction)*, Moscou, Institut des Litteratures en Langues Etrangères, 1953 (Féodorov ajoute à la 2^{ème} édit. (1958) un appendice en guise de bibliographie sur les traductions en russe en 1917-1957). Kloepfer, R.: *Die Theorie der Literarischen Uebersetzung*, München, Fink, 1967. Nida, E. A.: *Toward a Science of Translating*, Leyden, Brill, 1964 (Cet ouvrage contient une bibliographie d'environ 2.000 titres. Il est la somme d'une expérience probablement unique en ce domaine, et d'une réflexion de vingt années). *Quality in Translation: Proceedings of the IIIrd Congress of the International Federation of Translation*, Oxford-London-New York-Paris, Pergamon Press, 1963. *Traduzione (La)*: Vol. collectif, Trieste, 1973.

⁴ *Aspects of Translation*, dans *Studies in Communication II*, Londres, Secker and Warburg, (1958). *Bulletin signalétique du C.N.R.S.*, Paris, 3^{ème} Partie, sous la rubrique: «Problèmes de la traduction», depuis 1955. *Bulletin de la Société de Linguistique*, LV, (1960). *Bulletin de l'Université de Bordeaux*. Faculté des Lettres. Séminaire de Littérature Comparée: «La traduction», (Fasc. V, 1955-1956). *Bulletin régional de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes*, Strasbourg, (Janvier-juin 1962). Cary, E.: «Traduction et poésie», dans *Babel*, 1957. Perret, J.: «L'art de traduire les poètes», dans *Virgile*, Paris, Le Seuil, 1959. Prévost, J.: *L'amateur de poèmes*, Paris, Gallimard, 1940. *Traduire: Bulletin de la Société Française des Traducteurs*, depuis 1948. *Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université catholique de Louvain XV*.—Institut de recherches en Littérature - I: «Problèmes littéraires de la traduction» (Textes de conférences présentées au cours d'un séminaire organisé en 1973-1974). Bibliothèque de l'Université, Louvain, 1975. Valery, P.: *La traduction en vers des Buccoliques*, Paris, Gallimard, 1956. Vinay, J. P.: «La traduction humaine», dans *Le langage*, Paris, Gallimard, 1968.

⁵ Les apports successifs de Georges Mounin constituent peut-être l'effort théorique le plus généreux et constant de compréhension du phénomène linguistique de la traduction.

Ses titres sur la traduction atteignent bien la trentaine (Etudes, compte-rendus, articles pour quelques grands dictionnaires). Quelques ouvrages majeurs sont à signaler: *Les Belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955.—*Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963 (Thèse principale de Doctorat d'Etat soutenue en Sorbonne le 10 juin 1963).—*La machine à traduire. Histoire des problèmes linguistiques*, La Haye, Mouton, 1964 (Thèse complémentaire de l'antérieure).—*Linguistique et traduction*, Bruxelles, Dessart et Mardaga Edit., 1976 (Recueil d'articles parus entre 1957 et 1974 et nouvelle mise à point).

Les ouvrages caractérisant les recherches de E. A. Nida sont:

Toward a Science of Translating, op. cit. plus haut. *The Theory and Practice of Translation*, Leyden, Brill, 1969. De J. C. Catford: *A Linguistic Theory of Translation. An Essay in Applied Linguistics*, London, Oxford University Press (1965), 2nd ed. 1967. De M. Wandruszka: «Esquisse d'une critique comparative de quelques langues européennes», dans *Travaux de Littérature et de Linguistique*, Strasbourg, V, 1 (1967). *Sprachen-Vergleichbar und Unvergleichlich*, Munich, Piper Verlag, 1969.

ces du langage, paru en 1972, ne fait pas figurer le mot *traduction* dans son index. Ce n'est que la révélation symptomatique de son refus par la linguistique moderne. Celle-ci, dans son dessein opiniâtre d'exclure et le sens et la parole a barré la voie royale à une théorie de la traduction possible et nécessaire.

Tant de tentatives éparses ne sont pas suffisantes. Ni les apports théoriques qu'on a pu signaler. La dialectique de la traduction ne répond que vaguement à une production historique, d'autant plus que cette production a été qualifiée d'opération littéraire depuis l'époque de Livio Andronico.

Cela fait même scandale dans un monde qui a besoin de pratiquer la traduction pour se mettre en branle à chaque instant. Sa pratique est le moteur essentiel des institutions internationales, clé irremplaçable de l'interprétation des cultures et de leur interpénétration, outil élémentaire pour les voyages, les échanges, nourriture indispensable des séminaires et des congrès, de la presse et de la pédagogie.

Dans une civilisation dominée par les mass media, son urgence est telle qu'on s'est employé à mettre en oeuvre de nouveaux moyens, et à en refaire d'autres plus anciens (écoles de traduction, d'interprètes). Tous ces organismes ne sauraient plus longtemps se passer d'un statut théorique. L'ennui est que cette cérémonie d'investiture n'a fait que commencer et, qui pis est, elle a dû se dépouiller de bien des préjugés, que ce soit une théorie de la non-traducibilité entièrement fondée sur des exceptions —c'est le cas de Mounin—, ou d'une partialité à caractère religieux —cas de Nida—, sans toutefois arriver à s'en dépêtrer entièrement.

Ce que les grands théoriciens nous apprennent en fin de compte, c'est que la traduction est possible, et cela, bien entendu, d'une perspective scientifique. C'est toujours quelque chose, mais leur apport le plus décisif est leur idée claire et distincte que la traduction est une opération essentiellement relative.

Relative, donc artistique, ce qui ne veut pas dire, comme quelques-uns et, notamment E. Cary, voudraient nous le faire croire, uniquement artistique. La science, ou plutôt certaines disciplines scientifiques, doivent intervenir pour une large part.

Le véritable problème se pose à l'investigateur lorsqu'il envisage la complexité d'un phénomène dont le dualisme science-art ne constitue qu'un axe parmi d'autres. Le même E. Cary nous en offre un résumé presque complet:

«La traduction est-elle un art (T. H. Savory: *The Art of Translation*, Jonathan Cape, Londres, 1957.—Antokolski et al.: *L'art de traduire*,

«Pour une linguistique à visage humain», dans *Le Français Moderne*, vol. XXXIX, n.º 1. «Le bilinguisme du traducteur», dans *Langages* XXVIII.

La théorie de la traduction se fonde sur d'autres jalons historiques qu'on ne peut pas oublier. Ce sont les ouvrages de: Urban, W. N., *Language and Thought*, London, Allen and Unwin, 1939. Savory, Th.: *The art of Translation*, London, Jonathan Cape, 1957. Taber, C. R. et Nida, E. A.: *La traduction, théorie et méthodes*, Londres, Alliance biblique universelle, 1971. Steiner, G.: *After Babel, Aspects of Language and Translation*, London, Oxford University Press, 1975.

Moscou, 1959); une science (E. A. Nida: *Toward a Science of Translating*, E. U., sous presse); doit-elle être étudiée comme une stylistique (Vinay et Darbelnet: *Stylistique comparée du français et de l'anglais - Méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958)? Doit-on y voir, par-dessus la diversité des genres, une opération linguistique et l'étudier dans le cadre de la linguistique (Andréi V. Fédorov: *Introduction à une théorie de la traduction*, Moscou, 1953) ou, au contraire, faut-il que l'étude soit menée dans le cadre des recherches d'ordre littéraire quand il s'agit de traduction littéraire (Antokolski et al.: *Questions de traduction littéraire (...)*, Moscou, 1955)?

Débouche-t-on sur la théorie de la traduction en partant de l'examen de la traduction littéraire (Georges Mounin: *Les belles infidèles, Cahiers du Sud*, Paris, 1955.—Reuben A. Brower et al.: *On Translation*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1959), de la traduction scientifique et technique (R. W. Jumpelt: *Die Übersetzung naturwissenschaftlicher und technischer Literatur*, Langenscheidt, Berlin, 1961), ou de la traduction automatique (Anthony G. Oettinger: *Automatic Language Translation*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1960)?⁶

C'est que la traduction doit s'assujettir aux contours et aux modifications du phénomène qui la rend possible, le langage, dans toute son ampleur, dans toutes ses manifestations et ses implications.

Et du côté de son ampleur, il faut envisager toutes les langues et leur éventuelle confrontation. Du côté des ses manifestations, il faut considérer tous les textes d'écriture, tous les *parlers*, tous les niveaux, tous les genres, tous les styles, toutes les façons, tous les auteurs et toutes les époques. Finalement, du côté des implications, il faut tenir compte de toutes les sciences qui se réclament directement ou indirectement du phénomène linguistique.

A présent nous pouvons nous demander de bon droit si la pratique ancestrale de la traduction n'est pas toujours une occupation pseudo-scientifique puisque tant de siècles d'empirisme n'ont pas été capables d'amener sa théorisation, l'intégrant dans la confluence des sciences du langage. Puisque tant de chercheurs, dès l'aube même de notre siècle, se sont occupés uniquement de l'envers du phénomène ou de sa surface la plus accessible, d'une appréciation en tout cas appauvrissante parce qu'univoque.

Les spécialistes ont été ravis de quelques découvertes privilégiant quelques secteurs partiels, abstrayant des systématisations aspectuelles qui n'arrivent pas à fonder la véritable science globale du langage. Et cela parce qu'ils ont oublié dès le début d'autres domaines tels que la sémantique, l'ethnologie, la psychologie ou la stylistique, des sciences qui se sont développées de façon très inégale.

⁶ Vid. Diogène XL, Gallimard, (1962): ««Pour une théorie de la traduction»», pp. 96-120. Le livre le mieux connu de E. Cary a pour titre: *La traduction dans le monde moderne*, Genève, Georg., 1956. Il a publié, en outre: ««Théories soviétiques de la traduction»» dans *Babel* IV, pp. 179-190. (1957.—««Comment faut-il traduire»» (Cours polycopié), Paris, Université Radiophonique Internationale, 1958.

Ils se sont, sans aucun doute, ravisés, au moins quelques-uns, mais c'était déjà peut-être un peu trop tard.

Si l'empirisme de la traduction contribue certainement à élucider cette compréhension du langage, la théorie a préalablement besoin d'une structuration. Car la théorie de la traduction suppose une théorie des langues confrontées, une linguistique de la *comparaison*.

La linguistique générale devrait surmonter l'écueil des ethnies et des sémantiques que les langues elles-mêmes, exacerbées par un nationalisme renaissant, rendent propice. La persistance de ces nationalismes ne rend pas acceptable la croyance en une homogénéisation des cultures comme unique solution.

Car tant qu'il y aura des langues différenciées —nationales ou locales— celles-ci véhiculeront leurs visions propres, leur *intelligence*, leur façonnement du monde. Visions qui n'en seront pas pour cela parfaitement superposables.

Il est beaucoup plus honnête de mesurer les limitations et les implications de la traduction comme obstacle que de l'éloigner tout en soupçonnant son impossibilité théorique.

Pour cela, il faudrait arriver à dégager, à *réinventer*, par un jeu très savant, très subtil, d'emprunts réciproques, ce langage pur, ce langage absolu, dont l'existence est assurée par W. Benjamin⁷, être le *bon utopiste*, comme le souhaitait Ortega y Gasset⁸, même s'il faut secouer la langue d'arrivée avec toute la violence tolérée par son propre système, ou bien, suivant Chomsky⁹, établir une grammaire universelle pour toutes les communes significations.

Dans cette linguistique générale fondamentale, les universaux défendus par Mounin auraient une place d'exception.

Il faudrait, en plus, instituer une linguistique appliquée de tous les écarts pertinents répertoriés. Une science de l'écart qui tienne compte des métamorphoses perpétuelles des cultures, engendrées par la disparité linguistique. Tenir compte des praticiens les plus illustres, des empiristes les plus doctes, car si jamais une assise théorique quelconque est accordée à la traduction, cela se fera par le biais de l'induction.

Mais il est temps de revenir sur le prétendu dualisme de la traduction artistique ou scientifique. Les champions de son caractère artistique, dont E. Cary, H. Meschonnic¹⁰, L. Robel et les formalistes russes¹¹,

⁷ Benjamin, W.: «La tarea del traductor», dans *Angelus novus*, Edhasa, 1971, pp. 127-143.

⁸ Ortega y Gasset, J.: «Miseria y esplendor de la traducción», (1937), dans *O.C.*, t. V., *Revista de Occidente*, 1970.

⁹ Les études de N. Chomsky qui visent la traduction de plus près sont: *La linguistique cartésienne* (1965); Paris, Le Seuil, 1969. *Le langage et la pensée* (1967); Paris, Payot, 1970.

¹⁰ Vid. Meschonnic, H.: *Pour la poétique*, II: «Poétique de la traduction», Paris, Gallimard, 1973.

¹¹ Outre les numéros de *Change*, l'article de Cary et l'ouvrage de Fédorov, déjà cités, il serait intéressant de citer d'autres auteurs qui envisagent le problème de la traduction en russe. Notamment: Meynieux, A.: «Les traducteurs en Russie avant Pouchkine», dans *Babel*, vol. 3.—Stratonovitch, A.: (Thèse en cours sur la syntaxe comparée du russe et du français), *Bull. signalétique du C.N.R.S.*, 1973, 2

se réclament de la production poétique, dramatique, de la *textologie*, de la traduction simultanée et même du doublage pour dire qu'il se trouve dans le phénomène de la traduction quelque chose de tout spécifique qui échappe, qui échappera toujours, à la domination de la linguistique en cours.

Cette spécificité concerne tous les domaines d'une littérature entendue comme une poétique manifestée dans des textes qui ne peuvent être créés, déchiffrés —et, par conséquent, traduits que par les écrivains et par les poètes. A tel point que les derniers venus privilégient presque exclusivement les textes poétiques comme les meilleurs *bancs d'essais*, étant donné que le phénomène poétique est le plus riche d'implications sémantiques, stylistiques, socio-culturelles et, forcément linguistiques.

Si pour les partisans de la traduction-art, l'opinion scientifique résiste mal à la vérification des faits, c'est parce que ces derniers se retranchent dans la grande abstraction où s'est engagée la linguistique contemporaine. Chez Mounin, Nida ou Fédorov, on constate un certain esprit quelque peu méfiant qui les empêche de s'engager franchement dans l'aventure totale du langage.

De cette attitude timorée participent les praticiens les plus distingués de l'*Ecole de Stylistique comparée*, dirigée par A. Mablauc¹², dont P. Vinay, J. Darbelnet, L. Bonnerot et G. Barth. Car si, au début, il se donnent pour but, cette exploration complète de la réalité du langage à traduire en dénonçant la limitation arbitraire que suppose la traduction considérée comme un art, en fait, leurs expériences ne dépassent pas le cadre de la grammaire, du lexique et d'une stylistique peu conséquente.

Si l'on était généreux, en fait de stylistique, on arriverait à penser, comme E. Etkind¹³, que cette *Stylistique* existe qui embrasse la prose et le vers, l'ethnologie et la psychologie individuelle, la langue et la parole. Seulement le domaine des confrontations stylistiques a été peu exploré. De même, les expériences comparatives de la *Stylistique comparée* demeurent —malgré un remarquable effort de clarification et de nomenclature—, très restreintes.

E. Etkind entend ainsi concilier l'antagonisme intransigeant de deux tendances théoriques de la traduction: celle qu'on inscrit dans la linguis-

L. Robel est le porte-parole et traducteur de ces formalistes russes dont nous connaissons une demi-douzaine d'études insérées aux numéros 14 et 19 du collectif *Change*. En ce qui concerne Leon Robel, voir: ««Problèmes théoriques de la traduction de la poésie russe en français»», in *VIe Congrès des Slavistes*, Prague, 13 août 1968. Voir aussi: ««Translatives»», dans *Change XIV*, pp. 5-12.

¹² Les premiers essais de la *Bibliothèque de Stylistique Comparée* datent de 1944. Pourtant les premières publications ne paraissent qu'à partir de 1958. A. Mablauc: *Stylistique comparée du Français et de l'Allemand*, Paris, Didier, 1961. J. P. Vinay et J. Darbelnet: *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*, Paris, Didier, 1958. G. Barth: *Recherches sur la fréquence et la valeur des parties du discours en français, en anglais et en espagnol*, Didier, 1961. L. Bonnerot: *Chemins de la traduction, domaine anglais*, Didier, 1963. (Recueil de thèmes et de versions anglais-français fait en collaboration).

¹³ Vid. Efim Etkind: ««La Stylistique comparée, base de l'art de traduire»», dans la revue *DiogèneLVII*, (1967) pp. 43-56.

tique, celle qu'on oriente vers l'esthétique. C'est déjà un premier pas vers la réconciliation.

Dans le devenir apparemment inéluctable des langues, ce sont les signifiants qui se constituent en obstacle permanent dans la mission de confronter des idées qu'on partage. Et c'est précisément cet obstacle qui rend possible la traduction. Sans cela, le phénomène perdrait son essence et son sens. La traduction continuera d'être tant que la nécessité de comparer, de déchiffrer, durera. Et ceux qui assurent que la traduction relève du scientifique, croient toujours à l'universalité de l'esprit humain ou à la cristallisation d'un langage unique universellement partagé.

Ces signifiants s'inscrivent dans une nécessaire économie pour laquelle, même l'hypothétique découverte et application d'une théorie de la non-arbitrarité du signe ne saurait rien faire. Une telle théorie, en principe probable, plausible même, et susceptible, en l'occurrence, d'expliquer la complexité des problèmes linguistiques, n'en ferait que pousser à l'infini les correspondances de toutes sortes selon le principe de la polysémie.

Une théorie qui eût à dépendre de tant de données aurait quand même besoin d'un code universel à l'usage du traducteur. Et bien que cela pût avoir lieu —selon quoi la traduction se verrait réduite à une simple opération mécanique—, la paronomase consubstantielle au texte littéraire et toujours renouvelée, puis l'évolution irrémédiable du langage, exigeraient une révision permanente des mécanismes de contraste.

On a beau accorder à la recherche scientifique une foi sans bornes, sa capacité, ses *performances*, voire sa patience, finiront par s'user. C'est cette limitation qui fait qu'en dernier ressort la traduction finira par être un art ou, pour le dire autrement, c'est cette dernière relativité qui la sauvera. Le solipsisme en ferait une pure absurdité, et l'espéranto, une copie inutile.

Voilà pourquoi les bons traducteurs —de Saint Jérôme à Goethe, à R. Vivier— se sont toujours refusé à étaler de brillantes théories en vue de lui donner une justification métaphysique ou autre. Jaloux de leurs propres formules, ils ont vraisemblablement pressenti que ce statut n'était pas si nécessaire. Sur quoi, ils lui ont donné droit de cité —à l'histoire de démontrer son existence, et comment!— et se sont mis, sans plus, à démonter son mécanisme pour la mettre en marche.

La traduction doit exister parce qu'elle est nécessaire. Peu d'auteurs se sont occupés de la traduction orale, ce qui démontre que les significations sont appréhensibles par tous lorsqu'au discours *intemporel* s'ajoute la situation, l'explication *oblique*, la comparaison ou le geste.

La parole paraît capable d'expliquer tout le phénomène humain. Comment pourrait-on prendre au sérieux aujourd'hui l'idée romantique de l'incommunicabilité des consciences?

Une solidarité pragmatique, un monde chaque fois plus minimisé, homogénéisé, empêche ces élucubrations introverties. Cela explique que les efforts les plus récents soient dirigés vers la traduction de l'écrit. (Une autre caractéristique des dernières tendances en matière de traduction est le parti pris de certains linguistes d'ouvrir le débat pour faire coïn-

cider langage et anthropologie. Ce seraient les dernières quêtes de G. Guillaume, de U. Weinreich, de W. Labov, de E. Benveniste).

C'est dans le texte que le processus de traduction se complique, parce qu'il manque assez souvent l'*avant-texte*, c'est-à-dire, un compte-rendu de la circonstance ethnique, sociale, littéraire, psychologique, de son auteur. Faute de cette situation commune, de ce thème généralement partagé par les interlocuteurs en présence, de cet interprète adéquat qui comble les lacunes et résout les malentendus, l'écriture doit recourir à toutes ces autres sciences comme à tant d'autres succédanés.

L'absence plus ou moins définitive de l'auteur dans sa circonstance historique et personnelle transforme la traduction de ses textes en une herméneutique très respectueuse de fidélité et jamais tout à fait convaincue de réussite dans les degrés d'approximation atteints. C'est ainsi que la version des textes sacrés — Saint Jérôme y prônait une fidélité à l'ordre littéral, lui, qui tenait la traduction en général pour une fidélité au sens¹⁴ — est devenue modèle pour les traducteurs les plus modernes.

Cette attitude primitive de respect devant les langues sacrées a été transférée au texte poétique dont la sacralité est garantie par la paronymie et par la polysémie. Il en résulte une secrète ambiguïté nouvelle qui déchaîne la multiplicité des versions équivalentes et, par là, l'impossible pari du texte unique.

Aux difficultés de synchronisation historique, on ajoutera celles d'un genre où signifiants et signifiés s'unissent indissolublement pour l'enfantement d'un univers verbal inimitable. Or on oublie parfois que l'oeuvre littéraire n'est définitive, n'est un *verbe* parachevé, que dans le dessein et dans la volonté de son créateur, lequel, fréquemment la considère perfectible.

L'inventeur est parvenu à ce sommet après une succession indéfinie d'essais de traduction intralinguale¹⁵ — dénomination de Jakobson —, ce qui fait que chacune des *reformulations* — fût-ce la dernière venue ou voulue — ne sera finalement qu'un choix. Ainsi le croient Meschonnic, Robel et les formalistes russes.

Le mécanisme linguistique de l'auteur et du traducteur est donc le même, ce qui revient à pouvoir dire désormais que la traduction n'est plus une *ancilla* de l'*invention*, mais invention elle-même, invention d'une invention. Cependant cette *invention-crédation seconde* est, non seulement aussi difficile (*dificultosa*) que la première, comme le voulait Lope de Vega, mais beaucoup plus. Les traducteurs de tous les temps¹⁶, et les

¹⁴ Voir à ce sujet le séduisant ouvrage de Valéry Larbaud: *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, Gallimard, 1946.

¹⁵ L'une des trois formes de traductions prévues par R. Jakobson. Vid.: *Essais de Linguistique générale*, ch. IV: «Aspects linguistiques de la traduction», Paris, Éditions de Minuit, 1963.

¹⁶ Voir à ce propos: «Traductions et traducteurs», in *Teoria e Storia della traduzione*, Torino, 1965 (Étude panoramique de G. Mounin).

Voir aussi: Cary, E.: *Les grands traducteurs français*, Genève, Georg., 1963.

critiques de nos jours¹⁷, ne verraient pas d'inconvénient à souscrire à cette idée.

Traduire est remonter jusqu'aux origines d'un modèle *décidé* pour retracer tous les motifs de son choix jusqu'à sa plus exacte répétition. Cette reproduction se pose, cependant, en oeuvre originale, attendu que le réseau des formes et des significations ne peut être qu'*équivalent*.

Les investigations les plus modernes proclament cette valeur de la traduction comme réécriture, se fondant sur le rôle que la traduction a joué dans la formation des littératures. Or le texte réécrit survit toutes les fois qu'il est capable, par excès, de dépasser la perfectibilité du texte originel.

Quand on examine la traduction de plus près —s'attaquant aux difficultés de réalisation pratique qu'elle pose—, on s'aperçoit, d'abord, de la nécessité de surpasser quelques obstacles provenant d'autant de fausses conceptions. De redéfinir, ensuite, une nouvelle typologie transparente des traductions.

Il est question, dans le premier cas, de quelques vieilles oppositions, parmi lesquelles celle de la prose et du vers, de la forme et du contenu.

La disjonction prose-vers, qu'on prend encore de façon instinctive pour une antinomie, est une idée dépassée. La paronomase, ce jeu de rayonnements verbaux qui peut résulter aussi rentable dans un article du *Canard enchaîné* que dans un poème de R. Queneau, peut bien rendre raison de cette disjonction.

Quant au dualisme forme-contenu, on ferait mieux de s'attaquer à tous les *paramètres* que le texte nous offre en une série d'apports complémentaires: vocabulaire et sens, morphosyntaxe, images et figures, acoustique et métrique.

Cette première manière de réécriture pourrait être considérée comme la *transposition*, terme qu'on utilise pour définir, qualifier ou simplement évoquer, le phénomène de la traduction littéraire. Cette dénomination est moins partielle, moins risquée, et, par conséquent, préférable à celle de *transformation* terme employé par quelques traducteurs qui théorisent leurs pratiques et plus particulièrement par les formalistes.

Mais il y a d'autres sortes de traduction. De ce côté de la transposition se situeraient ces traductions qui entraînent une difficulté progressive dans leurs réalisations.

En premier lieu, l'*adaptation*. Adaptation présuppose amputation, c'est-à-dire, arrangement par ou pour une quelconque mise en scène, circonstance temporelle ou situation artificielle.

C'est le dénominateur commun de toutes les traductions qui impliquent simultanément, depuis un certain type de discours audio-visuel jusqu'au doublage cinématographique, sans oublier le phénomène théâtral. Domaine que se partagent fraternellement l'écriture et la parole.

A la limite extrême, la *traduction-commentaire*, lorsqu'il s'agit de

¹⁷ Outre ceux qu'on a cités plus haut, on ne saurait passer sous silence les apports, du côté de la philosophie, de A. Jacob, de M. Merleau-Ponty, de E. Cassirer ou de K. Bühler. Du côté de l'empirisme et de la pratique de la traduction, la liste de noms importants serait trop longue pour l'insérer ici.

comparer des langues d'une grande diversité de nature —le Français et le Chinois—, par exemple.

Mais il y a un autre domaine de la traduction, non moins vaste, qu'on ne pourrait passer sous silence sous prétexte qu'il est moins séduisant: celui de l'écriture —et de la parole— purement scientifique, technique et informative. Seulement dans ce genre de textes, dans ces messages, peut-on parler d'univocité de la signification.

En ce sens, les tentatives d'une traduction automatisée par des machines peuvent et doivent être légitimement et nécessairement rapportées à ce domaine¹⁸.

Toujours dans le contexte évolutif d'une culture de signe européen, épousant aussi l'esprit des manifestations orientales, nous allons emprunter au latin le terme que la langue anglaise a bien voulu retenir —malgré la postérieure généralisation qu'elle en a faite— de *translation*. Cette dénomination nous semble la plus ajustée pour ce genre de traductions.

Dans tous ces cas, les traducteurs, pourvus de toutes les potentialités érudites de l'*avant-texte*, avec, en plus, le maximum de virtualités artistiques de leur propre langue, devront s'approcher du texte de départ, dans le dessein d'embrasser tout le projet originel, mesurant au millimètre chaque palier recouvert, chaque gain, chaque trouvaille, pour bien dresser et apprêter le plus parfait artifice d'équivalence dans le texte d'arrivée.

La traduction demande uniquement qu'on ne transgresse pas les frontières du système de la langue propre. Mais la traduction exige dans bien des cas que soient violentés les normes et les états de synchronie.

Le potentiel d'une langue est tout son patrimoine, mais celle-ci dispose, en outre, d'un génie, qui ne saurait être qu'une attitude propre, polyvalente, d'invention et de démarche. La pratique de la traduction nous forcera parfois à interpréter cette démarche pour créer des néologismes vraisemblables et même à assimiler par le calque ou l'emprunt des parcelles de ce génie qui est l'apanage de l'humanité.

Pourtant, si le domaine du système d'une langue est jalonné presque sans trêve par des horizons mobiles, et c'est là une évolution que le traducteur ne devrait jamais négliger, dans l'acte de traduire, ces deux conformations du monde représentées par les deux systèmes en présence deviennent des carcans à l'intérieur desquels l'opération de transmutation doit être faite.

Ces acquis linguistiques à comparer n'étant pas toujours contemporains —tant s'en faut—, la nécessité s'impose au traducteur de retrou-

¹⁸ En ce qui concerne la traduction automatique, la traduction-translation, la traduction-adaptation et la traduction-commentaire, voir *Langages* XXVIII, et, de plus: Delavenay, E.: *La machine à traduire*, Que sais-je?, 1958. Herbert, J.: *Manuel de l'interprète*, Genève, Georg., 1952. Maillot, J.: *La traduction scientifique et technique*, Paris, Eyrolles, 1969. Mounin, G.: «La traduction théâtrale», dans *Babel* XIV, 1. Oleron, R.: «Recherches sur la traduction simultanée», dans *Journal de Psychologie*, I, (1965). Seleskovitch, D.: *L'interprète dans les conférences internationales*, Paris, Minard, 1968. Vinay, J. P.: «Peut-on enseigner la traduction?», dans *Journal des Traducteurs* IV, (Montréal, 1957).

ver sur le plan diachronique de sa langue le *substrat* le plus adéquat pour que la comparaison soit valable.

On fera bien alors d'imaginer une sorte d'échelle mobile d'évaluation des différents paramètres qui coïncident dans le texte, vu le sacrifice que la plupart des traductions demandent.

Supposons la version d'un texte poétique —véritable haut-lieu de la rencontre linguistique, et quel leurre! et quelle gageure! Un traducteur avisé ne concevra que le vers ou la prose rythmique —ce qui revient au même—, pour son texte d'arrivée.

Ce premier projet retenu, il lui faudra refaire l'harmonie sensible découlant de la distribution des masses syllabiques présidée par son schéma accentuel, c'est-à-dire, son rythme, et en même temps, récupérer tout le vaste éventail assorti du sens et des suggestions psychiques propres au sentiment et à l'image.

Pour y réussir, il utilisera tous les moyens que lui offre une *modulation*¹⁹ pondérée, notamment ceux qui imposent moins de sacrifices, comme la *transposition*, le jeu synonymique et l'hyperbate. A supposer qu'il ait vaincu cette première résistance et qu'il ait réussi de recréer le rythme, le sens et la tonalité —ce qui n'est pas impossible, loin de là—, il lui reste des obstacles que l'on peut considérer comme une perfection accessoirement ajoutée: le mètre et l'acoustique et, occasionnellement, le jeu des rimes et des strophes. C'est déjà un défi, un pari difficile à tenir dans le cadre de la *traduction-transposition*. Mais, même dans ce cas, on peut imaginer l'invention, par adaptation, d'un artifice de rapprochements et d'équivalence.

La traduction du vers en vers n'en demande pas mieux. Cela suffit à sa condition, même si elle doit avoir recours au *commentaire*.

Il serait bon aussi de continuer à démanteler d'autres fausses catégories, telle celle des genres littéraires, définissant les textes d'après la plus orthodoxe des théories de la littérature, les inclure dans les divers mécanismes de la *translation*, de la *transposition*, de l'*adaptation* et du *commentaire*. Mettre en oeuvre pour chaque option un système propre qui aurait comme point de départ les ressources techniques de la stylistique élémentaire de Vinay, de Barth et, pour but, l'ambitieux dessein de la stylistique générale comparée de E. Etkind.

Disons, pour en finir, que, pour que la pratique de la traduction des textes —le lecteur aura sans doute constaté qu'il s'est agit surtout, dans notre brève étude, de la traduction littéraire— ait une véritable garantie de succès, l'idée et le projet de travailler en équipe, de réunir tous les spécialistes concernés dans des laboratoires de traduction, doivent s'imposer peu à peu à l'opinion et aux intérêts.

C'est le souhait que plusieurs ont formulé²⁰.

TEODORO SÁEZ HERMOSILLA

¹⁹ Ce terme, avec d'autres que nous avons employés tout le long de notre étude, tels que *transposition*, *oblique*, *équivalence*, *langue (texte) de départ*, *langue (texte) d'arrivée*, appartiennent au Glossaire que J. P. Vinay incorpore à son livre en guise de bref dictionnaire des termes de la traduction. Vid., *op. cit.*, pp. 1-14.

²⁰ Haroldo de Campos en a parlé, parmi d'autres. Voir: «De la traduction comme création et comme critique», dans *Change* XIV, pp. 71-83.